

«Si j'ai une qualité, c'est celle de ne pas être snob»

Augustin Trapenard fait de la lecture une fête chaque semaine dans «La Grande Librairie». Il préface l'anthologie «Droit dans les yeux» et un recueil d'entretiens, «Nos années Boomerang». L'occasion de lui demander en quoi la littérature a changé sa vie

Lisbeth Koutchoumoff

Depuis trois ans maintenant, succédant à François Busnel, Augustin Trapenard est le maître de cérémonie de *La Grande Librairie*, le rendez-vous télévisuel dédié aux livres, réunissant les téléspectateurs de toute la francophonie. Fin connaisseur et showman, le journaliste fait de la littérature une fête, accueillante, et joyeuse comme il se doit. Cet hiver, deux livres portent sa patte. *Droit dans les yeux* est une anthologie des textes écrits par des écrivains et écrivaines, spécialement pour l'émission, et lus, en plan rapproché, face caméra. Moments toujours intenses lors du direct, ces textes ainsi rassemblés sur papier, signés Neige Sinn, Marie Darrieussecq, Maxime Chattam, Edouard Louis, J.-M. G. Le Clézio, Camille Laurens et plus d'une centaine d'autres auteurs et autrices, offrent une expérience de lecture d'une rare intensité.

Autre cadeau de Noël tout trouvé, *Nos années Boomerang*, une sélection faite par Augustin Trapenard des entretiens d'artistes qu'il a menés dans *Boomerang*, sur France Inter, de 2014 à 2022. De Patrick Modiano à Sempé, de Nana Mouskouri à Juliette Gréco, tout l'art de la conversation du journaliste explose à chaque page. Depuis chez lui à Paris, avec dans son dos une bibliothèque du sol au plafond, il a répondu à nos questions, quelques heures avant *La Grande Librairie* du 16 décembre.

Vous employez souvent l'expression «donner des ailes» dans vos interviews. Et vous, qu'est-ce qui vous donne des ailes avant chaque émission?

Quand j'ai accepté de reprendre *La Grande Librairie*, je l'ai pris, et je le prends encore aujourd'hui, comme une mission de service public. Le service public est beaucoup déifié aujourd'hui, et c'est une bonne chose d'ailleurs qu'il le soit parce que cela oblige à sans cesse se remettre en question. On oublie malheureusement que le service public va de pair avec une mission, ce qui veut dire une responsabilité, de la rigueur, de l'excellence, et surtout, toujours, la capacité à penser contre soi-même. Ce qui me donne des ailes, c'est de remplir cette mission de service public: proposer, en prime time, à la télévision, et c'est unique au monde, une émission entièrement dédiée à la littérature, qui dessine une carte du paysage littéraire avec des textes les plus variés et les plus éclectiques possibles.

Pourquoi les plus éclectiques possibles?
J'ai plein de défauts mais si j'ai une qualité, c'est celle de ne pas être snob. J'ai tendance à toujours être curieux. Etre curieux, c'est à la fois s'ouvrir à de nouveaux horizons, mais c'est aussi être disponible à ce qui est un peu bizarre, étrange. Je suis guidé par cette curiosité, par cette idée qu'il faut toujours que je pense contre moi. Dans *La Grande Librairie*, je n'invite pas que des écrivains que j'aime. Ce sont des écrivains qui m'intéressent, qui ont quelque chose à dire sur le monde et sur la littérature. J'essaye de remettre en question mon propre jugement de goût parce que jamais *La Grande Librairie* ne sera le tribunal d'un bon goût ou d'un autre.

Les écrans sont des concurrents féroces à la lecture. Le livre peut aussi impressionner,

«Comment faire tomber les frontières symboliques qui nous empêchent parfois d'aller vers le livre, vers une bibliothèque, une librairie? C'est le cœur de mon métier», estime Augustin Trapenard.
(Denis Allard/Leextra via opale.photo)



Futur antérieur

Brigitte Macron doit-elle prouver qu'

Face aux rumeurs persistantes sur sa personne, la première dame française promet de clore bientôt le débat, preuves à l'appui. Une annonce qui interroge sur le sens même de l'identité sexuelle. Examinons cette notion de plus près à l'occasion de la sortie d'un essai posthume de Michel Foucault intitulé «Hermaphrodites»

Gauthier Ambrus

Qui peut bien s'intéresser au sexe de Brigitte Macron, hormis peut-être son président de mari? On se demande donc pourquoi les conspirationnistes de divers continents s'échinent péniblement à prouver que la première dame de France serait en réalité un Monsieur. Et si c'était le cas, où serait le problème? La vérité du couple Macron, c'est connu, ne regarde que lui. Pour les autres, aucun intérêt. Le plus singulier dans cette histoire, ce ne sont pas les échauffaudages de spéculations branlantes qui le visent, mais la façon dont il se défend face aux tribunaux, en annonçant le plus sérieusement du monde pouvoir apporter bientôt les preuves que Brigitte Macron appartient bel et bien au genre féminin.

La nature de ces preuves laisse songeur. Car qu'est-ce que cela veut dire exactement, démontrer une identité sexuelle? En s'attaquant à l'*Histoire de la sexualité* (3 vol., 1976-1984), Michel Foucault pointait vers un archipel difficile à circonscrire. Le philosophe soulignait volontiers la volubilité des discours sur le sexe qui caractérise l'Occident. En ce sens, l'inachèvement de l'*Histoire de la sexualité*, interrompu par

PUBLICITÉ

museum rietberg rietberg.ch

MONGOLIE
2000 ans d'art et d'histoire
24.10.25-22.2.26

Avec le soutien de PAROTIA-STIFTUNG Vontobel Stiftung Ecopetrol Schweiz Förderverein der Nationalbibliothek NZZ LE TEMPS ARTE WERKUNST TRANSHELVETICA poly

LE TEMPS

PARTENAIRE MÉDIA



Genre Anthologie
Auteurs Collectif, préface d'Augustin Trapenard
Titre Droit dans les yeux
Editions Seghers
Pages 350



Genre Entretiens
Auteur Augustin Trapenard
Titre Nos années Boomerang
Editions Flammarion
Pages 528

faire peur. Comment convaincre que le livre concerne tout le monde?

C'est le cœur de mon métier. Comment faire tomber les frontières symboliques qui nous empêchent quelques fois d'aller vers le livre, vers une bibliothèque, une librairie, vers ces lieux longtemps considérés comme élitistes, qui peuvent faire peur, qui renvoient parfois à de mauvais souvenirs scolaires? C'est au cœur aussi de l'action de l'association Bibliothèques sans frontières que je parraine. Notre travail, c'est justement d'arriver à abolir ces frontières et de montrer que la littérature peut nous aider, comme une boussole, comme une boussole, un catalyseur d'ouvertures.

En accompagnant des programmes de lutte contre l'illettrisme, d'installation de bibliothèques dans des gymnases à Paris lors des plans d'urgence hivernale ou au pied d'immeubles des quartiers nord à Marseille, j'ai pu me rendre compte combien le livre pouvait être un objet, un espace qui nous augmente. Mon travail est de partager le plaisir, la jouissance de lire qui m'a littéralement sauvé.

En quoi vous a-t-elle sauvé?

Elle m'a appris à aimer, à me faire des amis, moi qui avais tant de mal, enfant, à m'en faire. A force de lire, j'ai découvert des choses extraordinaires, des modèles de compréhension du monde tout simplement.

Quels seraient vos conseils à quelqu'un qui débutterait dans l'interview d'écrivains et d'écrivaines?

Il faut toujours se souvenir que la parole de l'écrivain, ce n'est pas celle du journaliste, de l'expert, de la femme ou de l'homme politique. Ce n'est pas une parole suturée, que l'on peut facilement résumer en quelques éléments de langage. La parole de l'artiste tremble, elle est un peu folle. Il s'agit de la délier, de la délivrer, de la faire passer. Le plus beau conseil et le seul que l'on m'est véritablement donné, je l'ai reçu à 5 ans, quand ma grand-mère aveygnate, qui s'appelait Blanche Trapenard, m'amena rendre visite à ses voisins et me disait: «Tu sais Augustin, tout le monde a une histoire à raconter. Tout le monde a une vie extraordinaire, tout le monde a quelque chose de passionnant à partager. Il suffit de poser les bonnes questions et de les écouter.»

En quoi la voix des auteurs et autrices est-elle importante?

On a tendance à ne pas mettre suffisamment en avant la parole de l'artiste. Souvent l'artiste est invité pour rebondir, en quelques minutes, sur des sujets d'actualité où il n'a pas autorité à répondre. C'est un traitement qui convient aux journalistes, aux politiques mais certainement pas à l'artiste dont la parole est trébuchante. Il s'agit de mettre en valeur cette parole qui est essentielle justement parce qu'elle sort des sentiers battus. Elle est parfois anarchique, elle peut être presciente, visionnaire. Pour interviewer une ou un artiste, il faut croire à sa parole, ou du moins en la réalisation possible de sa parole.

En quoi est-elle singulière?

C'est une parole qui accepte sa propre complexité, qui refuse d'être réduite à la simplicité. Comme le dit Maria Pourchet, dans l'anthologie *Droit dans les yeux*, nous sommes, humains, «impensables». Nous sommes complexes, nous sommes nuancés. Il n'y a rien de plus difficile que d'accepter ses contradictions, ses paradoxes, ses tremblements. Je crois que la parole de l'artiste permet cela.

Comment est née la séquence «Droit dans les yeux»?

Après avoir quitté Canal+, j'ai fait un passage à Brut, le site d'information en ligne où la vidéo est centrale. J'y ai découvert de nouvelles techniques de médiation. En arrivant à *La Grande Librairie*, je me suis dit qu'il manquait peut-être un moment dédié à la création, c'est-à-dire à ce que les écrivains savent faire de mieux. En m'inspirant de cette jeunesse qui prend son téléphone et qui, face à l'écran, parle très sincèrement, j'ai demandé aux auteurs de faire pareil, ou presque, face caméra. C'est aussi une façon d'accéder à d'autres publics et le succès de cette séquence en ligne en témoigne.

«Mon travail est de partager le plaisir, la jouissance de lire»

Augustin Trapenard

Parmi les beaux moments de l'émission, il y a ceux où les écrivains parlent des livres des autres invités...

Cela me fait plaisir que vous l'évoquez. J'ai beaucoup réfléchi quand j'ai repris cette émission aux logiques et aux dynamiques de prescription du livre. L'intersubjectivité en fait partie. Plutôt que d'une émission où l'on traiterait un livre après l'autre, j'essaie de rendre le plateau vivant en reliant les auteurs entre eux, en les incitant à interroger les livres de leurs voisins et voisines.

Vous demandez donc à chaque invité de lire les livres des autres?

Toujours. Ma rédactrice en chef, Inès de la Motte Saint Pierre, insiste auprès d'eux pour qu'ils le fassent, qu'ils se confrontent aux univers des autres.

Chaque invité devient ainsi aussi un lecteur, comme le téléspectateur...

Oui, la lecture c'est cela: une expérience de la confrontation, de l'inquiétude, du dérangement. Je suis très peu sensible aux livres qui consolent, qui réconfortent ou qui sont rassurants. La lecture permet de se confronter à d'autres mondes, à d'autres lieux, à d'autres consciences, à d'autres psychés mais surtout à d'autres idées. Quand on lit, on est mis à mal, on est mis en danger. Je ne cesse de réfléchir, de

m'agacer, d'être inquiété par les livres. C'est une expérience intellectuelle extraordinaire pour m'augmenter, pour grandir.

Le pouvoir de prescription de «La Grande Librairie» est immense. Comment faites-vous pour rester libre dans vos choix?

Ma technique est très simple, je ne vois personne. Je vis avec quelqu'un qui n'est pas du tout dans ce métier. J'ai très peu, pour ne pas dire pas, d'amis dans le milieu du livre. Je ne prends aucun petit-déjeuner, déjeuner ou dîner avec des attachés de presse ou des éditeurs. Je reste très éloigné de ce monde qui, comme tous les mondes professionnels, est un monde cruel et complexe. J'essaye de préserver non pas mon jugement de goût mais mon ouverture d'esprit. J'ai la chance d'avoir une équipe qui se charge d'être au contact avec le milieu du livre. Moi je m'en protège totalement. Par ailleurs, je n'ai pas le temps. Mon travail exige de lire toute la journée.

Quel lecteur êtes-vous?

Je suis un ancien enseignant, universitaire, j'ai donc un rapport à la littérature assez rigoureux. Je lis avec un crayon à papier ou un stylo, j'écris dans mes livres. Comme je lis huit heures par jour, sauf le mardi où j'écris le déroulé de l'émission, il m'arrive de lire plusieurs livres en une journée. C'est un travail mais c'est aussi, toujours, un plaisir, une jouissance. J'ai une forme d'obsession, d'addiction à l'acte de lire. Dès l'enfance, je rêvais de faire un métier de cette passion-là.

Vous souvenez-vous du livre qui l'a déclenché?

J'ai grandi dans une famille où le livre était un objet symbolique important. Ma grand-mère était bibliothécaire, ma mère enseignante. J'ai toujours été entouré de livres. Il faudrait évoquer les livres que l'on m'a lus puis les livres que j'ai découverts par moi-même, de la Comtesse de Ségur aux *Hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë qui m'accompagnent encore, en passant par les livres interdits de Jean Genet, du marquis de Sade, de Guillaume Apollinaire. Tous ces livres n'ont cessé de construire une bibliothèque intérieure qui me constitue plus que tout. Ces livres ne cessent d'être aussi des catalyseurs pour d'autres lectures, ils appellent d'autres livres, à la façon d'une chaîne.

Prenez-vous des vacances?

Non, je fais un métier que j'aime, on est tellement peu à avoir cette chance! Je travaille tout le temps, week-ends compris. L'été, il m'arrive de relire des livres. La relecture est un acte intéressant parce qu'il nous confronte au fantôme de ce que l'on a été naguère. Comme j'écris dans mes livres, ils deviennent des sortes de journaux intimes. Mon travail m'oblige à passer d'un livre à l'autre, je ne m'ennuie jamais. De merveilleuses vacances donc! ■

Le 20 mars à 19h, Augustin Trapenard est l'invité de la Société de lecture, 11, Grand-Rue, à Genève. Réservation: <https://www.societe-de-lecture.ch/>

PUBLICITÉ

UN VOYAGE RARE EN
RÉPUBLIQUE DU CONGO

LA FORÊT ENCHANTÉE

· Une immersion privilégiée dans la forêt tropicale du bassin du Congo, un sanctuaire unique de biodiversité.

· La rencontre avec les gorilles des plaines, des chimpanzés, des éléphants de forêt.

· Des lodges exceptionnels et intimes, au cœur de la vie sauvage.

Voyage privatif, base 2 personnes
Du 31 mai au 10 juin 2026 (autres dates sur demande)
Dès CHF 16'000.- par personne

Rue de Rive 8 · 1204 Genève
Amandine Delcluse · 022 817 37 32
adelcluse@autigrevanille.ch
www.autigrevanille.ch

AU TIGRE VANILLE
CREATION DE VOYAGES

elle est une femme?

la mort prématurée de Foucault, confirme son statut d'éternel chantier, ouvert aux nouveaux avatars de son objet d'étude pas comme les autres.

Tolérance et répression

On ne s'étonnera donc pas d'en voir émerger de temps à autre de nouveaux volets, sortis des archives de l'auteur. Après l'édition surprise d'un 4e volume posthume en 2018, Gallimard exhume à présent un essai bref et dense sur l'épineuse question des *Hermaphrodites* (2025, 150 p.). Dans son esprit, il ne s'agissait nullement là d'un problème marginal. Le regard jeté au cours des siècles sur ce cas limite par excellence a joué en effet un rôle fondamental dans l'évolution de notre compréhension du sexe et de la sexualité, notions loin d'être simplement superposables.

Or cette histoire révèle quelques surprises. Si l'hermaphrodite a été longtemps considéré comme un «monstre», il n'en a pas moins joui d'une certaine tolérance, à condition de s'intégrer dans l'ordre des sexes réglé par les usages sociaux. Pour cela, l'hermaphrodite devait opter pour un sexe à l'état civil, décision irrévocable qu'il lui était rigou-

reusement interdit de trahir, par exemple en jouant sur les deux tableaux.

Ce sont ces sauts d'identité qui ont entraîné une répression parfois violente. Avec le progrès des sciences, l'idée s'est fait jour dès le XVIII^e siècle qu'il n'y avait pas de parfait hermaphrodite. Chaque être cacherait au fond de sa chair un sexe véritable qui l'emportera sur l'autre, en dépit des approximations anatomiques. Ce «vrai» sexe fait l'objet d'investigations médicales souvent poussées, comme anxiuses d'arriver à un résultat probant qui mette fin aux ambiguïtés. Mais on tend également, de plus en plus, à le déduire du vécu affectif et érotique de l'individu, bref, de ce qu'on va bientôt désigner par le terme de sexualité, apparu au XIX^e siècle. Liée au désir et aux pulsions propres à chaque individu, celle-ci se détache donc du sexe entendu comme catégorie classificatoire.

Au-delà du masculin et du féminin

A l'aube du XXI^e siècle, le verdict de la société sur les hermaphrodites est lourd de ses propres contradictions: si, d'un côté, elle veut conjurer plus que jamais le spectre d'un être biface, la science a pourtant fait sienne

l'idée que tout individu, dans son développement physique et psychique, partage quelque chose de l'autre sexe. Mais, au fond, «avons-nous vraiment besoin d'un sexe?», s'interroge Foucault dans un autre texte de la même époque? L'Occident moderne l'a longtemps cru, sinon toujours et encore. A vrai dire, poursuit le philosophe, on se départ difficilement de l'idée que le sexe manifeste la vérité d'une personne, aussi bien sur le plan de l'identité manifeste que sur celui de la vie intime des pulsions (la sexualité, donc).

Foucault se prend à rêver pour sa part d'un monde sans injonction de faire la preuve d'une identité, quelle qu'elle soit, un monde où la sexualité se libérerait du masculin et du féminin. On comprend du même coup ce qui l'éloigne de la notion de genre, si courante aujourd'hui, c'est-à-dire l'affirmation d'une identité sexuée sur une base non anatomique: l'identité est à ses yeux une construction provisoire, un pis-aller, qu'elle soit biologique ou culturelle. ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.